Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 30 (1993)
Heft: 1128

Artikel: Notes sur un métier mourant
Autor: Gallaz, Christophe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1011572

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notes sur un métier mourant

Christophe Gallaz écrivait depuis seize ans une chronique qui paraissait dans l'édition dominicale du «Matin». Il a appris le 10 mai que le texte publié la veille était le dernier. Motif: économique; il fallait supprimer une page rédactionnelle pour maintenir l'équilibre avec la partie publicitaire. Le chroniqueur nous fait part ici de ses réflexions sur le métier de journaliste.

Notons pour commencer la sauvagerie (croissante) des mœurs dans les milieux de la presse actuelle: voici venu le temps, ici comme en beaucoup d'autres domaines, du licenciement-minute.

Cette pratique signifie premièrement que le journaliste, comme d'autres employés du secteur tertiaire, est désormais expulsable du rang confraternel comme s'il ne constituait, sur l'écran général de sa profession, qu'une *image* allant et venant; il s'y trouve mobile et fluide, donc idéalement interchangeable, donc lesté d'aucune intelligence et d'aucune sensibilité particulières, donc interdit du moindre style, c'est-à-dire, aussi, de tout pouvoir; et quand on le renvoie, il est sommé de s'effacer sans le moindre délai; aura-t-il été quelqu'un, dans ces circonstances ?

Deuxièmement, cette pratique signifie que la culture interne de la presse a disparu; longtemps désignés par leurs éditeurs et leurs collaborateurs comme des produits «différents», les journaux sont au contraire devenus terriblement «ordinaires» — dans la mesure où les règlements de leur savoir-vivre intérieur, qui avaient été façonnés par le métier d'observer le monde, se sont évanouis; un vaste mouvement d'homogénéisation s'est produit; dans le temps où la culture interne de la presse s'en est allée, les banques (par exemple) n'ont cessé de racheter les artistes par le biais du sponsoring; ainsi se sont étendues les caractéristiques d'un étrange *village* (planétaire) où s'enchevêtrent et se superposent désormais, indissociables en perversité comme en vulgarité, les réseaux de l'argent et du spectacle.

C'est au nom de ces réseaux que la bataille principale, dans les rédactions de la presse actuelle, a changé d'enjeux; on n'y discute plus d'idées (n'évoquons même pas les idéologies !), ni même de talent professionnel, mais d'*espace*; on ne licencie plus l'éditorialiste ou le chroniqueur parce que ses prestations auraient dérangé le bourgeois, agacé le concierge ou violé l'éthique, mais parce qu'elles prennent trop de place; ce qui compte aujourd'hui, c'est le respect d'un rapport économique justifiable entre le nombre de p(l)ages publicitaires et celui des p(l)ages d'intervention rédactionnelle; les éditeurs ont été remplacés par des géomètres.

N'allez cependant pas croire que la gestion de l'espace, à l'intérieur des médias, soit libre de normes; celles-ci sont au contraire extrêmement contraignantes, pour ne pas dire totalitaires; ce qu'il faut respecter à la radio, quand on y travaille dans le domaine du rock'n roll et de la chanson, par exemple, c'est le «sound»; à la télévision, ce sont la vitesse du montage et le dynamisme narratif propres à toute bonne «story»; et dans la presse écrite, ce sont la frénésie du maquettage et la volatilité des textes et des illustrations; la performance (industriellement nécessaire) de tout canal de communication commande à ses servants que son contenu *passe* en lui sans difficulté ni retard.

On ne licencie plus l'éditorialiste ou le chroniqueur parce que ses prestations auraient dérangé le bourgeois, agacé le concierge ou violé l'éthique, mais parce qu'elles prennent trop de place.

C'est en cela que les organes de presse sont devenus des lieux d'*harmonies*, d'*ambiances* et de *tonalités* bien plutôt que des lieux de sens — et bien plutôt, surtout, que des lieux favorables aux ramifications de ce sens; c'est en cela que les responsables de la presse actuelle sont aujourd'hui profondément antidémocratiques, parce qu'ils entourent la diversité de leur clientèle d'un mépris total — qu'ils s'évertuent à masquer en usant de stratégies démagogues et populistes.

Ainsi, au lieu de prendre leur public *à témoin* du monde, comme ce serait leur tâche, se bornent-ils à le fidéliser en le priant d'applaudir (par le moyen des pages sportives), en l'inclinant à rêver (par celui des carnets mondains), en lui demandant de s'exciter (par celui des ragots d'alcôve et les annonces érotiques), en fortifiant ses fantasmes d'auto-prise en charge (par le moyen des rubriques «coin-santé-Poletti»), et en lui offrant ses autoportraits (par le moyen des sondages); comme on attire un troupeau de bœufs dans un vaste enclos pour mieux les y dénombrer et les y diviser en lots numérotés de boucherie, les responsables de la presse actuelle flattent l'opinion pour mieux la dissocier, par les cotations de l'audience, en parts de marché publicitaire.

A cette chosification des consommateurs médiatiques correspond évidemment celle des ouvriers, puisqu'il faut tuer la résistance partout où elle subsisterait; dans toutes les rédactions de presse règnent aujourd'hui les décrets du *ressourcement*; les journalistes sont contraints de détruire en eux toute expérience intellectuelle et spirituelle, et d'atteindre une sorte d'état poreux primal qui leur permette d'être idéalement traversés par toutes les interviews, tous les portraits et tous les faits à venir.

Les journalistes ne sont par conséquent plus les médiateurs de l'information; ils ne plient plus celle-ci selon leur angle de vision, ni ne les ralentissent selon les références de leur mémoire (on leur adjoint pour cela des sociologues et des historiens précisément rétribués pour cette tâche et occuper, en tant qu'alibis, les marges de leur production quotidienne); les journalistes ne sont plus que les animateurs de l'information; l'estime dont jouit une Lolita dans la presse écrite, par exemple, est significative; elle indique à quel point nous éprouvons aujourd'hui le besoin d'une diversion dans le décor planétaire — dont nous n'osons évidemment plus guère penser, puisque nous voici devenus citoyens du monde (United Colors...), qu'il nous fatigue ou nous indiffère.

Je dis qu'ici, en Suisse romande d'aujourd'hui, le métier de journaliste est mourant.

Christophe Gallaz